

# Actes du colloque



nov.2018

# L'EPS ET L'ECOLE DE DEMAIN

Syndicat National de l'Education Physique - www.snepfsu.net

Nos partenaires



Marie-José Del Volgo<sup>1</sup>

## Accueillir la vulnérabilité et oser le soin dans nos métiers !

Merci tout d'abord au SNEP-FSU et à Bruno Cremonesi pour votre invitation<sup>2</sup> à intervenir dans ce colloque dédié à l'EPS et l'école de demain. Je nourrirai mon propos du travail de l'*Appel des appels*<sup>3</sup>, ce mouvement qui s'est constitué il y a exactement dix ans, en décembre 2008, à l'initiative de Roland Gori et quelques autres.

### L'Appel des appels : remettre l'humain au cœur de nos métiers

Dès notre première réunion au 104 à Paris, en janvier 2009, la culture était revendiquée à la première place de ces sept secteurs professionnels dédiés au bien commun et identifiés comme ceux de la culture, de la justice, du soin, de l'information, du travail social, de l'éducation et de la recherche.

La résistance des gens de métiers, des « *œuvriers*<sup>4</sup> » pour nous, ne consiste pas seulement à défendre nos métiers comme des territoires bien gardés ou pire des réserves d'indiens, mais aussi à lier nos difficultés à exister aux autres questions posées par la modernité. Nous avons su à l'*Appel des appels* nous mettre au travail en nous ouvrant aux autres et les uns aux autres. La haine de la différence rejoint le mépris de la vulnérabilité. Nous l'avons dit et redit à l'*Appel des appels*, notre société chante les louanges de l'excellence et l'évaluation donne une prime aux plus forts, aux premiers de la classe, aux « *premiers de cordée* » (Président Macron, 2017). Nous connaissons maintenant très bien tous ces classements qui nous soumettent aux logiques néolibérales. Si je reste dans mon domaine professionnel, celui de la recherche universitaire, le classement de Shangai a pour conséquence immédiate ces monstres que sont les rassemblements universitaires dans le but d'une « *meilleure* » évaluation<sup>5</sup>. Par exemple Aix Marseille Université résulte de la fusion en 2012 de trois universités et rassemble 63 000 étudiants et 110 unités de recherche avec un budget d'autant plus modulable à la baisse qu'il est énorme comme les pôles à l'hôpital favorisent le regroupement de services facilitant par le

---

<sup>1</sup> Marie-José Del Volgo, membre de l'*Appel des appels*, Praticien hospitalier-Maître de conférences (HDR) honoraire (Aix Marseille Université) et Rédactrice en chef de la revue *Cliniques méditerranéennes*. Auteur notamment de *la Santé totalitaire* (2005, avec Roland Gori, Flammarion, 2014), *L'instant de dire Le mythe individuel du malade* (érès, 1997, 2012).

<sup>2</sup> Le 15 novembre 2018.

<sup>3</sup> <http://www.appeldesappels.org/> Roland Gori, Barbara Cassin, Christian Laval (sous la dir. de), *L'Appel des appels Pour une insurrection des consciences*. Paris : Mille et une nuits-Fayard.

<sup>4</sup> *Manifeste des œuvriers* de Roland Gori, Bernard Lubat et Charles Silvestre (2017, Arles : Actes Sud).

<sup>5</sup> Cf notre pétition « Stop au gâchis humain ! Refusons les évaluations comptables de nos métiers » <http://www.appeldesappels.org/>

grand nombre de personnes ainsi rassemblées leur diminution. La casse des métiers et les évaluations comptables<sup>6</sup> sont inextricablement liées. Aujourd'hui avec le numérique omniprésent, notre avenir nous apparaît encore plus incertain.

Les mots ne sont pas innocents. Pensons à la « novlangue » d'Orwell, simplification lexicale et syntaxique destinée à empêcher toute critique des pouvoirs en place ou encore à Camus pour qui mal nommer les objets, les choses, c'est rajouter du malheur au monde. Peut-on parler indifféremment de culture physique, de sport, d'éducation physique et sportive ou d'EPS ? L'acronyme fait courir le risque d'une perte de sens et c'est bien à cette perte de sens, perte de la finalité des métiers, que nous tentons de résister à l'*Appel de appels*, d'abord et avant tout par les analyses produites par les acteurs de ce mouvement. Et pour dire simplement les choses et dans le fil de ma pensée, il nous faut mieux nommer les choses pour avancer dans l'avenir, cette école de demain que vous interrogez, ou encore avenir de l'hôpital, de la justice, de la culture, de l'information, du travail social, etc.

### **Le sens dans nos métiers**

Quand je parle de sens, c'est bien sûr très vaste et j'aime bien approcher les questions posées par des exemples concrets, éviter les généralisations, corrélats des pathologies de la méconnaissance comme le disait la philosophe Hannah Arendt. C'est ce que le *care* que je préfère appeler tout simplement le soin, ou mieux le prendre soin, revendique. J'y reviendrai. Je me permettrai donc ici d'évoquer des souvenirs de mes années d'école primaire puis de lycée. L'école de demain d'ailleurs ne peut se penser sans l'école d'hier, le *Monde d'hier*<sup>7</sup> pour parler comme Stefan Zweig (1941). Souvenirs autorisés à se dire au regard d'une longue expérience dans des pratiques professionnelles variées et conjointes, de la médecine à l'hôpital, de la psychanalyse, de l'enseignement et de la recherche. Souvenirs lointains et surgis de ma mémoire en pensant à cette intervention à laquelle vous m'avez invitée.

Voici le premier. Quand je suis arrivée en classe de dixième, CE1 aujourd'hui, j'ai quelque temps été perturbée, pour ne pas dire angoissée par une nouvelle matière qui se nommait « leçon de choses ». La lecture, l'écriture, le calcul, même si j'avais commencé ma scolarité par le CP sans être allée en classe de maternelle, avaient du sens pour l'enfant que j'étais dès la 11ème, CP aujourd'hui. Dans ma famille il y avait des livres, on y lisait, on y écrivait et avec un père comptable je devais avoir quelque idée de ce que compter voulait dire. Mais en dixième voilà que j'allais avoir cette nouvelle et mystérieuse matière qui se nommait « leçon de choses », mystère et curiosité qui ne devaient pas être étrangères à l'énigme de la

---

<sup>6</sup> *Ibid* et Marie-José Del Volgo, « Tous techniciens évalués ». In : Alain Abelhauser, Roland Gori, Marie-Jean Sauret, *La folie évaluation Les nouvelles fabriques de la servitude*, Paris : Mille et une nuits-Fayard, 2011, p. 137-148.

<sup>7</sup> Stefan Zweig, *Le Monde d'hier Souvenirs d'un Européen* (1941), Paris : Le livre de poche, 1993.

sexualité et de la fabrique des bébés, aurait dit le Dr Freud. Alors laissons cela de côté et allons un petit peu voir du côté de la « leçon de choses » elle-même. De l'avis des initiateurs de cette matière d'enseignement, elle n'est pas claire mais ce qui s'y dégage c'est les sens auxquels elle fait appel à partir d'un objet quelconque et de tous les sens que l'on peut y trouver. La définition serait en somme celle-ci : la leçon de choses est un principe éducatif théorisé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, consistant à partir d'un objet concret à faire acquérir à l'élève une idée abstraite. Vaste programme pour un élève de 7 ans. En fait, c'était à cette époque-là la fin de la leçon de choses, d'où sans doute l'oubli aujourd'hui de cette curieuse matière scolaire.

Aujourd'hui si nous devions revenir à ce principe éducatif en tant que tel, il y aurait de fortes chances que lui soit donnée sa dénomination initiale américaine *Object teaching*, *Object lessons*, ou mieux encore peut-être serait-il nommé par son acronyme, du genre OTOL ! Mystère complet et quel brouillage en découlerait dans la tête des élèves. Quoi qu'il en soit et en ce qui me concerne, cette année scolaire marquée par les fameuses leçons de choses fut une excellente année, l'un expliquant l'autre. Peut-être ? Aujourd'hui, les enfants apprennent beaucoup sur les écrans, et le sport ne semble pas épargné puisque les compétitions de e-sport prennent de l'ampleur, semble-t-il, brouillage encore. Avec le numérique à tous les étages et à tous les âges, nous vivons sur écran, même nos amours. Rappelez-vous. Dans le film *Her* (2014), un homme tombe amoureux d'un système d'exploitation nommé OS, j'espère que la voix de Scarlett Johansson n'est pas totalement étrangère à cette étrange histoire d'amour.

Il est tout à fait juste de parler de révolution numérique. A quel type de société cette révolution va donner naissance ? La télé est un objet et aurait pu donner lieu à une leçon de choses mais le numérique et ses écrans ne sont pas que des objets et quels que soient ses multiples sens, le numérique infiltre tous les secteurs de nos existences. De quelle curiosité chargée de sens et d'énigmes se nourriront les générations futures ? Quelles sensibilités seront sollicitées ? De quels corps s'éveilleront-elles ? Bref, les écrans feront-ils écran à ces sensibilités que nous avons cultivées et expérimentées jusqu'à aujourd'hui<sup>8</sup> ?

J'en viens à mon deuxième souvenir. Si j'ai toujours été une bonne élève et souvent même excellente, je dois avouer que je n'étais qu'une élève médiocre en sport. En fait et plus précisément, si j'ai de bons souvenirs de mes maîtres de l'école primaire et de mes professeurs, pas tant des notes ou des paroles, mais du regard qu'ils me portaient, en sport par contre je revois les regards de mes enseignants sur de bons élèves mais pour ma part j'ai plutôt en y repensant le sentiment d'avoir fait partie des invisibles. Ces élèves ni bons, ni mauvais. Alors bien sûr ceci est éminemment subjectif, c'est ce que j'en ai retenu et cela me concerne bien plus que

---

<sup>8</sup> Cf. Roland Gori, 2018, « Tous connectés, tous désolés », *Cliniques méditerranéennes*, 98, p. 47-65.

tous les professeurs de sport que j'ai connus. Mais si j'évoque ce souvenir, c'est pour en venir à la question du soin, de l'accueil de la vulnérabilité, de la faiblesse, de la fragilité, qui doivent être à mon sens notre premier devoir dans nos métiers. Alors je sais bien combien vous tenez dans votre métier à la performance et au dépassement de soi, et il ne s'agit pas pour moi de dénoncer ces finalités qui ont toute leur légitimité.

Et le soin ? Vous me direz quoi de plus éloigné de notre métier. La culture oui, mais le soin ? Que vient-il faire dans cette affaire ?

### **Le prendre soin dans nos métiers**

Lorsque Martine Aubry<sup>9</sup> en appelait à une « société du soin », au *care* comme société d'émancipation en 2010, elle rappelait cette autre manière de compter du *care* : « *I care about you* » signifie « tu comptes pour moi ». Donc pour faire le lien avec mes souvenirs de lycée, cet élève dissipé, ou pas doué, ou peu intéressé, ne devrait-il pas compter pour les enseignants que nous sommes ? Vous voyez c'est encore la question du sens, « compter » a plusieurs sens. Alors je ne parle pas bien sûr de l'élève qui aurait un handicap où il va de soi que nous lui devons toute notre attention, plus grande encore peut-être du seul fait de sa visibilité qui nous convoque car « il nous saute aux yeux », au contraire des handicaps invisibles, mais cela c'est un tout autre sujet trop important pour l'aborder en quelques mots.

Manuel Vals, quant à lui, critiquait la « société du soin » revendiquée par Martine Aubry en tant que projet politique, en ces termes, c'est une « erreur profonde [de la part de Martine Aubry car] l'individu n'est ni malade ni en demande de soins<sup>10</sup> ». Eh bien, je crois que c'est une erreur de cantonner le soin au médical et je vous le dis avec d'autant plus de conviction que le soin tel que je l'entends, cette attention portée à l'autre est aujourd'hui et plus que jamais méprisée ; à l'hôpital, le soin, prendre soin, ne compte pas et tend à demeurer invisible. A l'hôpital, ce sont les prouesses techniques qui comptent et on y parle le langage de l'entreprise, de tarification à l'activité et de rentabilité. Mais le soin, il n'a pas disparu, allez-vous me dire, et vous ne me croyez peut-être pas ? Et cela d'autant plus que vous-même, vous êtes absolument convaincus d'être attentifs à vos élèves, quels qu'ils soient. Juste un court exemple ici, celui de Muriel, une infirmière qui témoignait à France Culture le 9 septembre 2017.

---

<sup>9</sup> « Martine Aubry : Le « care » c'est une société d'émancipation », Entretien au Monde magazine en 2010. [http://www.lemonde.fr/politique/article/2010/12/16/martine-aubry-le-care-c-est-une-societe-d-emption\\_1367954\\_823448.html](http://www.lemonde.fr/politique/article/2010/12/16/martine-aubry-le-care-c-est-une-societe-d-emption_1367954_823448.html)

<sup>10</sup> Entretien au Monde 2010, *ibid.*

*Muriel<sup>11</sup> est infirmière en oncologie pédiatrique. Elle a choisi son métier par vocation, une vocation qu'elle fait remonter à ses 9 ans lorsqu'elle découvre dans le livret de famille qu'elle a un frère aîné, lequel est décédé à sa naissance. Muriel aime son métier, elle en reconnaît ses difficultés, surtout celles de devoir accompagner les enfants dans la maladie et parfois jusqu'à leur mort. De cela elle ne peut pas en parler autour d'elle, déjà les adultes malades c'est compliqué d'en parler, mais les enfants c'est impossible.*

*Muriel pourtant va décider un jour de quitter l'hôpital et son métier d'infirmière. Elle raconte cette décision, simplement, tranquillement. Avant ce jour décisif, elle avait accompagné une jeune fille dans la maladie et jusqu'à ce dernier jour où elle lui avait fait sa toilette mortuaire et l'avait conduite jusqu'à l'amphithéâtre, nom donné à la morgue dans l'hôpital parisien où elle travaille. Dans leur parcours, l'ascenseur tombe en panne et ils vont se retrouver, la jeune fille décédée, ses parents, les brancardiers et elle-même, une longue heure coincés dans l'ascenseur.*

*Le lendemain, dans son service, la cadre veut la voir et Muriel s'attend à ce qu'elle lui demande comment se sont passés ces derniers moments. Mais non, ce n'est pas du tout de cela dont il s'agit. Muriel a droit de la part de la hiérarchie à un avertissement pour non respect de la procédure requise dans le cas d'un patient décédé, elle a commis la faute de ne mettre qu'une étiquette au lieu des deux étiquettes obligatoires... Muriel décide le lendemain de quitter l'hôpital et son métier.*

Le prendre soin ne peut pas être cantonné à son versant maternel, infirmier, voire palliatif ou au soin psychique par exemple. Le soin en tant que souci de soi ou culture de soi concerne tout un chacun et a son importance dans la vie de tous. L'attention portée à l'autre ne répond-il pas aux belles remarques de Stefan Zweig sur l'école du passé ? Voici ce qu'il écrit en 1941 : « c'est justement le respect rigoureux du « plan » et la schématisation desséchante qu'il entraînait qui rendaient nos heures de classe abominablement arides et sans vie ; l'école était [Zweig est né en 1881] une froide machine à enseigner, jamais réglée sur l'individu et n'indiquant qu'à la manière d'un distributeur automatique — par les mentions « bien », « passable », « insuffisant » — dans quelle mesure nous avions satisfait aux « exigences » du plan d'études. **Ce manque d'amour humain**, cette froide impersonnalité et ce régime de caserne nous aigrissaient à notre insu. Nous devions apprendre et réciter nos leçons ; en huit ans, jamais un professeur ne nous a demandé ce que nous désirions personnellement étudier, et nous étions totalement privés de ces encouragements si stimulants auxquels aspirent en secret tous les

---

<sup>11</sup> « Soignants en souffrance : La vulnérabilité des professionnels de la santé face à la dureté de leur métier »  
<https://www.franceculture.fr/emissions/une-histoire-particuliere-un-recit-documentaire-en-deux-parties/soignants-en-souffrance-la>

jeunes gens. » (p. 48, souligné par moi). Et un peu plus loin, il écrit encore : « je vois le petit calepin rouge où était indiqué notre classement, et le crayon noir et court qui inscrivait les chiffres, je vois mes propres cahiers semés des corrections du maître à l'encre rouge, **mais je ne vois plus un seul de leurs visages.** » Evitons de refaire de nos écoles des « bagnes », ces « geôles de notre jeunesse » avec une « **méthode d'éducation sans amour et sans âme** » (p. 50-51, souligné par moi), Stefan Zweig *osait* réclamer de l'amour de la part de ses professeurs. Les évaluations, et autres dispositifs techniques, alliés à un esprit d'entreprise, nous font courir le risque de perdre notre âme.

Alors allons-nous sourire ou pire encore ricaner à la lecture de Zweig ? C'est ce à quoi nous nous exposons quand nous parlons de soin. Il nous faut pourtant oser au risque de provoquer ces réactions pénibles. Ricaner, c'est, je vous le rappelle, ce « rire forcé ou contenu qui traduit la joie mauvaise, la moquerie ou le cynisme ». Il est vrai qu'il est plus simple de parler de haine que d'amour et la haine semble plus *efficace* que l'amour. Freud pour parler de l'amour dans la relation thérapeutique a forgé le concept de transfert et le manier s'avère compliqué. Et prendre soin n'est pas simpliste mais bien complexe, au contraire des préjugés, l'exemple de Muriel le démontre parfaitement. Mon pays, c'est l'amour, chante Johnny Halliday après sa mort, l'amour est-il mort dans un monde où c'est la haine qui semble si bien prospérer ? Simple argument de vente, l'amour inscrit sur les CD de Johnny Halliday n'a plus aucun sens, sauf celui de la pub. Et *Love Story*<sup>12</sup> (1970) qui a près de 50 ans est-il possible aujourd'hui ou même *Titanic* (1997) qui a un peu plus de 20 ans ? Le film *Her* répond bien mieux à notre civilisation formatée par les technologies numériques et l'hyperindividualisme.

### **Des métiers déshumanisés**

Si le soin doit répondre à des impératifs d'uniformité, de conformisme procédural, de rentabilité économique, de performance, ce soin-là s'éloigne de la culture démocratique. Il ne reste plus dès lors qu'à attendre l'armée de robots qui viendra en nombre occuper la place d'un soin purement technique, véritable oxymore, tant il répudie les valeurs du soin. L'*insensibilité* des robots rendra plus **efficaces** les tâches à exécuter et la gestion des ressources humaines (GRH). GRH voici un autre superbe acronyme.

Pour Gary Hamel, président-fondateur de Strategos, cabinet international de conseil en management basé à Chicago, « la plupart des principaux outils et des principales techniques de la gestion moderne ont été inventés par des individus au XIXe siècle<sup>13</sup> ». Taylor est bien le père du management scientifique, mais un père qui n'est plus lu alors que ses prescriptions seraient de son propre aveu « extrêmement

<sup>12</sup> Film d'Arthur Hiller mêlant amour, mépris de classe et cancer autour de deux jeunes gens Jennifer et Oliver et le père de celui-ci

<sup>13</sup> Gary Hamel, 2002, cité par Thibault Le Texier, *Le maniement des hommes*, Paris : La découverte, 2016, p. 99.

précaires<sup>14</sup> ». Elles continuent de sévir dans le monde du travail<sup>15</sup>.

Ces organisations du travail sont censées répondre à une logique d'efficacité. L'efficacité est conçue comme la capacité à parvenir à ses fins, à ses objectifs ou à ceux qui ont été fixés à une personne, un groupe ou un système. Etre efficace, c'est réaliser les objectifs fixés, en général ceux de la productivité ou du rendement, c'est une fin en soi. Ce concept date du début du XXe siècle. La science de l'efficacité doit être étendue au corps social, **la productivité de la machine humaine comme du corps social** doit être accrue, « le manager a pour fonction d'organiser efficacement le travail pour obtenir un rendement social<sup>16</sup> ». Vous voyez l'oxymore « rendement social », tout comme l'hôpital qui doit être « rentable ». Un hôpital rentable, ça n'a aucun sens.

Comment peut-on présenter ces réformes comme un progrès alors qu'elles ont fait la preuve de leurs échecs ? Les Télécoms par exemple avec leur vague de suicides dans les années 2000 ne nous ont-ils rien appris ? Et jusqu'à ce 24 octobre 2018, tout récemment, Paula qui s'est suicidée par pendaison, Paula « « factrice qualité » qui occupait ce poste à responsabilité où l'on « *manage entre six et dix facteurs, et où 70% du temps de travail est consacré aux remplacements et 30% à l'organisation et à la mise en place des réorganisations [...]. Depuis des mois, elle ne parlait que de ça* », témoigne son amie Murielle en montrant les SMS reçus de Paula dans les jours qui ont précédé son suicide<sup>17</sup>.

Exemple encore plus emblématique, si cela est possible, celui de Rémy<sup>18</sup>, 57 ans, salarié des Télécoms depuis 33 ans et qui, lui, s'est immolé le 26 avril 2011 à 7h du matin dans un parking situé devant l'agence de Mérignac. Rémy était ce jour-là le 60<sup>e</sup> suicidé de France-Télécom depuis 2008.

Quand les conditions de travail se font de plus en plus déshumanisantes, les suicides en série des salariés sont des actes de désespoir et de révolte et constituent une affirmation de liberté là où ces conditions aliènent et asservissent jusqu'à faire disparaître les travailleurs en tant qu'humains. Le corps calciné de Rémy, méconnaissable, en est la signature, son immolation le fait disparaître comme le système de production des Télécoms l'a réduit à un simple segment technique de l'entreprise.

Plus personne aujourd'hui n'ose considérer ces suicides comme fous ou absurdes, la logique managériale d'entreprise et son objectif de rentabilité économique immédiate, dont l'évaluation en est le maître-mot, génèrent de la souffrance au travail. Les piètres traitements apportés sont tout aussi sidérants :

---

<sup>14</sup> Thibault Le Texier, *Le maniement des hommes*, Paris : La découverte, 2016, p. 107.

<sup>15</sup> Roland Gori, « Dans le monde du travail, le spectre de Taylor rôde encore » *Libération* 10 mai 2016.

<sup>16</sup> Thibault Le Texier, *op. cit.*, p. 118-119.

<sup>17</sup> Emmanuel Rondié, « Après le suicide d'une factrice, les postiers de Sarlat dénoncent un management brutal », Mediapart, 5 novembre 2018, <https://www.mediapart.fr/journal/france/051118/apares-le-suicide-d-une-factrice-les-postiers-de-sarlat-denoncent-un-management-brutal?onglet=full>

<sup>18</sup> Marie-José Del Volgo, « Le 60<sup>e</sup> suicidé de France Télécom ». *L'Humanité* du 18 mai 2011.

[https://www.humanite.fr/17\\_05\\_2011-le-60e-suicid%C3%A9-de-france-t%C3%A9l%C3%A9com-472368](https://www.humanite.fr/17_05_2011-le-60e-suicid%C3%A9-de-france-t%C3%A9l%C3%A9com-472368)

repérage des RPS (risques psychosociaux), cellules psychologiques, cellules anti-stress, débriefing... Repérer les sujets dits fragiles et espérer les remettre dans la course ou mieux encore, les éjecter, ne sont en rien des solutions. La fragilité, la vulnérabilité, ne doivent en rien être un stigmat, ils sont notre humaine condition d'existence. Rémy encore : dans sa lettre ouverte de l'automne 2009, adressée à son « employeur et actionnaire principal », « Monsieur le Président du CN HSCT », où il crie son ras-le-bol pour conclure sur « sa » « SOLUTION », « le suicide ». Rémy y dénonce une organisation du travail que l'on lit encadrée par un langage fait d'acronymes, HSCT, SARBOX, PABX, CODIR, N+2, N+1 et autres N-1. En deux clics, pas plus, vous trouverez sur internet leur définition.

Mais où est passé le travailleur et son métier dans ce langage technique ? Langage de soumission, ne sert-il pas plutôt à faire passer le salarié d'un emploi à un autre au gré des tendances managériales du moment ? L'un des derniers emplois occupés par Rémy était celui de « **préventeur** », nouveau mot pour une nouvelle activité, aussi vaine que vide, celle de « spécialiste de la prévention routière ou de la prévention des accidents du travail ». Ces acronymes n'existaient pas du temps de Taylor et de son OST (organisation scientifique du travail). Disons ironiquement que Taylor était peut-être moins horrible qu'il n'y paraissait, il voulait que l'efficacité de son organisation permette de mieux payer les travailleurs mais bien sûr en cassant les solidarités, aujourd'hui c'est pire encore puisqu'il faut absolument trouver les moyens de moins payer les travailleurs et aller chercher des travailleurs pauvres là où ils sont ou les faire venir, et pas n'importe lesquels bien sûr. Marché aux esclaves ?

Les métiers du soin sont tout autant prolétarisés que ceux des services. Selon une étude<sup>19</sup> de l'Ordre des médecins publiée en 2014, un quart des nouveaux médecins inscrits à l'Ordre depuis 2010 ont un diplôme étranger. Ils viennent pour la plupart de Roumanie, d'Algérie, de Syrie ou du Maroc. Les métiers du soin n'attirent plus autant les classes dominantes, les métiers de la finance par exemple sont bien plus attractifs chez les garçons, et il faut faire appel à une « main d'œuvre » étrangère sous-payée exerçant pour la plupart à l'hôpital. Cette « main d'œuvre » est d'autant plus nécessaire que les diplômés français renoncent de plus en plus à soigner. Chaque année, depuis 2009, 25% des médecins diplômés d'une faculté française ne s'inscrivent pas au tableau de l'Ordre et choisissent de ne pas avoir d'activité de soin, le journal *La Croix* du 18/06/2015 intitule son article « **Un médecin sur quatre renonce à soigner**<sup>20</sup> » ! L'absence de valorisation du soin, voire son mépris, amène à une désertification de ces métiers. La valorisation ne peut pas être qu'économique, le soin nécessite une reconnaissance symbolique, une reconnaissance de la culture de soi qu'il convoque, de ce que « prendre soin » veut

---

<sup>19</sup> Etude du Conseil national de l'Ordre des médecins « Les flux migratoires et trajectoires des médecins situation en 2014. » <https://www.conseil-national.medecin.fr/node/1531>

<sup>20</sup> <https://www.la-croix.com/Actualite/France/Un-medecin-sur-quatre-renonce-a-soigner-2015-06-18-1325177>

dire. La société doit faire valoir l'importance de l'accueil de la vulnérabilité en chacun de nous et chez les autres. Le langage de l'excellence exclut *de facto* les plus fragiles d'entre nous et le soin que nous leur devons, avec un tel langage technocratique plus qu'humaniste, le soin se trouve ainsi réduit à une portion congrue. Pour le philosophe Günther Anders (1902-1992), auteur en 1980 de *L'obsolescence de l'homme*, il était « indiscutable que le visage [était] devenu aujourd'hui un résidu, une pièce obsolète<sup>21</sup> ».

### **Pour conclure**

Rémy avait été promu « préventeur », ce nouveau métier éloigné des finalités qui faisaient sens pour lui. Ce faisant, nous pouvons nous demander si la technicisation du langage et de la vie favorisant de surcroît la gestion économique de toutes nos activités dans une logique de rentabilité, ne nous envahit pas telles des *métastases cancéreuses* dont on sait qu'elles finiront souvent par tuer le malade. Dans cette invasion absurde, la promotion des salariés, devenir préventeur par exemple, peut s'accompagner d'une dévalorisation du travail, la perte du sens du métier est cruellement ressentie, tel un deuil sans fin qui risque de s'accomplir dans la mélancolie et le suicide.

Alors comment ne pas se désespérer. Muriel, l'infirmière a trouvé une solution meilleure que celle de Rémy ou Paula, mais l'excellente soignante qu'elle était a quitté le métier qu'elle aimait. Gâchis humain ! Il nous faut dès lors ne pas céder sur le sens que nous mettons dans nos métiers, résister, échanger avec les collègues sur les lieux de travail ou ailleurs pour créer des solidarités. C'est ce que vous faites sans doute ici. Ne pas céder sur le mépris porté à la culture, au prendre soin, bien au contraire. Etre fier d'un travail attentif à l'autre et pas braqué sur les ordinateurs et les tableaux excel ou autres dispositifs techniques modernes, branchés.

Quelques citations pour conclure.

Pour Hannah Arendt, l'humanisme est « une attitude qui sait prendre soin, préserver, et admirer les choses du monde.<sup>22</sup> » Sans oublier que « la richesse aussi bien spirituelle que culturelle procède toujours, en son principe créateur, d'une certaine pauvreté technologique<sup>23</sup> » tout comme « la pauvreté des moyens permet la richesse d'une rencontre réelle<sup>24</sup> ».

---

<sup>21</sup> Günther Anders cité par Fabrice Hadjadj, *Puisque tout est en voie de destruction Réflexions sur la fin de la culture et de la modernité*, Paris : Le Passeur Editeur, 2014, p. 179.

<sup>22</sup> Hannah Arendt, 1954, *La crise de la culture*. Paris : Gallimard, 1972, p. 287-288.

<sup>23</sup> Fabrice Hadjadj, *op. cit.*, p. 170.

<sup>24</sup> Fabrice Hadjadj, *ibid.*, p. 172.